

déterminé à ce voyage fatigant et précipité ; il commençait à soupçonner que Justin pouvait très-bien ignorer le malheur dont parlait Zoé, et qu'il était plus prudent de chercher à pénétrer ce secret avec adresse.

—Justin, dit-il enfin à son pupille qui venait de lui raconter les persécutions dont il était l'objet de la part des paysans du voisinage, Justin, n'avez-vous pas à vous reprocher un peu de raideur et de sévérité envers ces hommes dont vous vous êtes fait d'implacables ennemis ? Avez-vous oublié la douceur et l'indulgence de votre bonne mère ? —Oh ! je me repens amèrement de vous avoir quitté. Quand je suis parti, vous étiez estimé, respecté si non aimé, et quand je reviens, après deux mois d'absence, vous m'apprenez vous-même que vos propriétés sont dévastées, que votre vie est menacée. Et qui sait quels malheurs vous attendent encore ? Justin, qu'avez-vous fait de cette vigilance, de cette sagacité, de cette activité que je vous ai connues autrefois ? Vous et votre jeune sœur vous êtes entourés de dangers et vous n'avez tenté aucun moyen pour vous en préserver ! Vous n'avez pas même songé à m'appeler plus tôt, moi qui par devoir et par affection serais venu à votre secours ? Justin courba un moment la tête, comme accablé sous le poids de ces reproches qu'il sentait mérités.

—Mon cher precepteur, reprit-il avec un peu d'embarras, j'ai peut-être commis une grande faute en ne m'en rapportant qu'à moi du soin de faire cesser les dangers dont vous me parliez tout à l'heure, et surtout en me renfermant dans une coupable indolence qui m'étonne moi-même. Vous avez raison, je suis près de la ruine, et tel a été le trouble de mes idées depuis quelque temps que c'est vous le premier qui me faites comprendre qu'un abîme où je puis tomber est devant moi. Il est vrai que Zoé a voulu deux ou trois fois m'effrayer par de vagues soupçons.

—Zoé ! répéta Sandons, à qui ce nom donnait une transition toute naturelle pour en venir à ses fins, Zoé a donc conçu des inquiétudes plus sérieuses que les vôtres ?

—Oh ! vous savez combien cette pauvre enfant est timide, dit l'aveugle en souriant ; tout la tourmente, tout lui fait peur. C'est vainement que j'ai cherché à la rassurer. Je ne sais pourquoi elle est malade, agitée, et souvent je l'entends pleurer ..

—Et, dites-moi, Justin, reprit le vieillard en posant chacune de ces paroles, êtes-vous bien sûr que se soient vos querelles avec les gens du voisinage qui causent seules les chagrins de votre sœur ?

—Mais... je le crois ; à moins que quelque enfantillage...

—Eh bien ?

—Eh bien, reprit l'aveugle en se rapprochant d'un air confidentiel, je vous dirai entre nous, Sandons, que je crois que Zoé est jalouse.

—Jalouse ? répéta le vieillard, tout étourdi par cette expression ; jalouse ? et de quoi ?

—De ce que je viens ici tous les jours sans l'emmener avec moi ; elle fait tous ses efforts pour me retenir chaque fois que je sors ; elle me parle de dangers qui nous menacent ; elle pleure, elle se désole ; mais je vois bien que ce n'est pas la crainte que les gens du pays m'attaquent qui l'occupe le plus, car, excepté aujourd'hui que cet ivrogne de meunier m'a dit des injures de loin, on ne s'en est encore pris qu'à nos bois et à nos prés. Elle a donc un autre motif pour que je reste à Grandpré, et ce motif, j'en suis sûr, c'est la jalousie.

—Mais enfin, mon cher pupille, de qui votre sœur pourrait-elle être jalouse ici ? je ne comprends pas.

—Eh bien ! eh bien ! dit Justin en baissant la voix et en se rapprochant encore du vieillard, je vous ferai une confidence entière, et cette confidence vous expliquera bien des choses qui jusqu'ici vous ont semblé incompréhensibles. Vous ne savez pas, Sandons, pourquoi depuis un mois je semble oublier que nos propriétés sont si gravement compromises, pourquoi je néglige cette pauvre Zoé, qui a pour moi une amitié si profonde, pourquoi enfin toutes mes affections, toutes mes facultés semblent anéanties à la fois ? c'est que depuis un mois je n'ai plus qu'une pensée, qu'une affection qui absorbe toutes les autres. c'est que... j'en ai douté bien longtemps, mais à présent je ne puis me tromper, c'est que... je suis amoureux !

—Amoureux ? vous ! s'écria Sandons.

—Et pourquoi pas ? Ne m'avez-vous pas donné vous-même, lorsque vous avez fait cette éducation dont je suis si fier, le sentiment de ma dignité personnelle ? Ne m'avez-vous pas dit que pour parvenir au niveau des autres hommes je devais me considérer dès l'abord comme leur égal ? Vous m'avez donc trompé ! Je suis donc réellement dans cette condition d'infériorité morale où me placent les préventions du vulgaire pour une femme et la lui faire partager ?

Le vieillard secoua la tête d'un air consterné ?

—Puis-je savoir au moins quelle est cette femme ? demanda-t-il.

—Vous la connaissez déjà... Mme de Francheville.

—Malheureux ! reprit Sandons en se laissant aller sur le canapé avec douleur ; vous aimez